

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

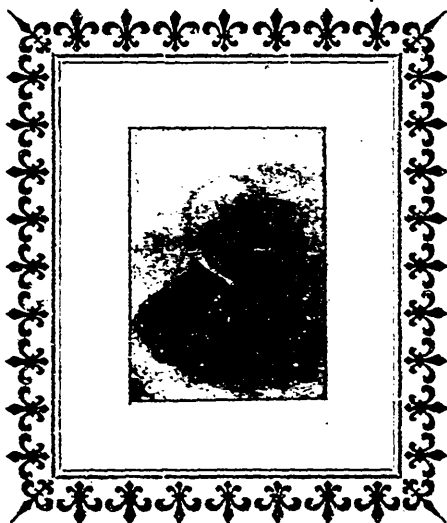
This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE QUÉBEC

SOMMAIRE

S. G. Mgr Lafleche 33. — Chapelle de la Rivière Pentecôte 34. — Madame Marie du Sacré-Cœur, 34. — Discretion dans les dévotions, 35. — Résumé de l'Encyclique aux évêques d'Ecosse, 36. — Le cardinal Satolli et l'Américanisme, 37. — La racine du mal, 37. — Le P. Hecker, 39. — Bibliographie, 40. — A travers Rome, 41. — Memento hebdomadaire, 43.



S. G. Mgr LAFLECHE.

évêque de Trois-Rivières (1).

(1) Voir biographie, no 50, volume X de la Semaine Religieuse.



Chapelle de la Rivière Pentecôte

Madame Marie du Sacré-Cœur

Une religieuse, qui signe *Madame Marie du Sacré-Cœur*, a publié, il y a quelque temps déjà, un livre dont M. l'abbé Naudet a fait la préface, et qui a été présenté au public par *l'Univers-Monde*, avec force louanges et recommandations pour l'œuvre que cette dame voudrait fonder.

Ce serait une école normale supérieure pour les religieuses enseignantes des diverses congrégations. Plusieurs évêques ont répondu aux communications de Mme Marie du Sacré-Cœur par des lettres où l'on trouve plus de politesses que d'approbations. D'autres se sont élevés contre ce projet : Mgr Turinaz, évêque de Nancy, par des articles publiés dans le *Correspondant* ; Mgr Isoard, par une adhésion publique au "jugement sévère et si solidement motivé" de Mgr Turinaz.

"Le principe qui a inspiré cette œuvre, dit Mgr l'évêque d'Annecy, est radicalement faux ; ses conséquences, s'il venait à être appliqué, seraient fatales."

Mgr l'évêque de Marseille, présidant la distribution des prix au pensionnat des Religieuses du Sacré-Cœur, a montré indirectement quelles seraient ces conséquences fatales et d'où elles découleraient : le but et le sommet de l'œuvre de l'éducation est la formation chrétienne ; ce qui ne serait plus atteint si les sciences humaines en devenaient le principal objet.

Madame Marie du Sacré-Cœur nous semble embarquée dans une galère exposée à un naufrage presque certain.

Discretion dans les dévotions

Le N° 13 de la Constitution apostolique sur l'*Index* édicte l'interdiction suivante :

“ Les livres ou les écrits qui suggèrent de nouvelles dévotions, même sous le prétexte qu'elles sont privées, sont proscrits, s'ils sont publiés sans l'autorisation des supérieurs ecclésiastiques.

Là-dessus, “ un ancien ” a écrit une boutade qui ne manque ni de bon sens ni d'esprit chrétien :

“ M'est avis que les dévotions sont en train, en ce moment, de faire grand tort à la dévotion. Nos pères, qui peut-être nous valaient bien, avaient une piété beaucoup plus simple que la nôtre : ils connaissaient un scapulaire, celui du B. Simon Stock ; un chapelet, celui de saint Dominique.

“ En fait d'objets de piété, ils mettaient au-dessus de tous, les signes de la foi catholique sur lesquels l'Eglise a répandu la bénédiction, dont la source est en elle : je veux dire les sacramentaux, les huiles saintes, l'eau bénite, les cierges de la Chandeleur, les rameaux du dimanche des Palmes.

“ Leurs formules préférées de prières étaient les formules liturgiques, et ils avaient un vrai culte pour le psautier.

“ Ils avaient tous cette conviction qu'une mortification, si petite soit-elle, est plus agréable à Dieu qu'une illumination, si féerique qu'on la suppose.

“ Leur pèlerinage favori était celui du tabernacle, ou encore celui du calvaire, par l'exercice si ancien et si expressif du chemin de la croix, ou bien, enfin, celui des processions des Rogations et de Saint-Marc, auxquelles ils ne manquaient jamais. Les stations qu'on les voyait le plus volontiers faire à l'église, c'était au grand Christ de l'entrée du chœur ou bien encore

au Dieu de pitié et à l'autel de Marie, qui était toujours représentée tenant dans ses bras et montrant au monde l'Enfant-Dieu.

“ Leur christianisme, en un mot, était d'or : dans le nôtre, un grand religieux le constatait il n'y a pas bien longtemps encore, dans le nôtre, pour nous dispenser de l'effort, nous faisons souvent entrer beaucoup d'alliage. ” (1)

Résumé de l'Encyclique aux évêques de l'Ecosse

Le Pape dit, en commençant, son émotion douloureuse au sujet du salut de nos “ frères dissidents ” qu'il voudrait voir revenir dans le sein de l'Eglise.

Il rappelle qu'il y a 20 ans, il consacra les prémices de son ministère à rétablir la hiérarchie en Ecosse. Et maintenant, dit-il, “ puisque notre âge est tel que le terme de notre vie semble proche, ” il s'adresse de nouveau à ses “ Vénérables Frères ” d'Ecosse afin de donner à leur peuple une nouvelle preuve de sa sollicitude apostolique.

Le Saint-Père rappelle ensuite que pendant plus de mille ans les Ecossois avaient fidèlement gardé leur foi et qu'alors ils rendirent d'éclatants services à la religion catholique. Il aime à se souvenir des hommes nombreux dont le courage et les exploits ont alors illustré l'Ecosse. — Vos concitoyens refuseront-ils aujourd'hui, dit tendrement le Saint-Père, de se souvenir à leur tour de ce qu'ils doivent à l'Eglise catholique et au Saint-Siège ?

Il raconte aussitôt l'histoire de Ninias, un Ecossois des premiers âges qui vint à Rome, y étudia et retourna dans son pays avec l'ordre d'enseigner la foi romaine et y fonda l'église de Galloway deux siècles avant que le moine Augustin eût fait voile vers l'Angleterre.

Il rappelle aussi le souvenir de Saint-Colomban et des moines dont les vertus ont illustré le couvent d'Iona, le souvenir aussi de Marguerite d'Ecosse, gloire de l'Ecosse et de tout l'univers chrétien. . . . le souvenir de Wallace et de Bruce que la constance dans la foi fit les héroïques défenseurs de leur patrie. Il aime à rappeler qu'ainsi “ la nation écossaise reçut le nom très honorable de *filie chérie du Saint-Siège.* ”

(1) S. R. de Cambrai

Mais depuis, en beaucoup d'Écossais s'est éteinte la foi de de leurs pères ! . . .

Le Saint-Père démontre ensuite que l'étude particulière des Saintes Ecritures ne suffit pas et qu'il est nécessaire de demander à l'Eglise infaillible l'intelligence des Livres divins. Tout est incertain, incomplet, incohérent, dans le système de ceux qui pensent que l'on peut rechercher le sens des Ecritures avec l'unique secours des Ecritures elle-mêmes. — Il prie Dieu qu'il daigne accorder des surcroîts de grâce aux esprits de cette nation déjà inclinés vers le bien, afin qu'ils se laissent fléchir et reviennent à la foi de leurs ancêtres, en esprit et en vérité.

Il gémit sur l'absence du divin sacrifice dont les dissidents sont privés. "L'essence même, la nature de la religion implique la nécessité du sacrifice. C'est là que réside le suprême élément du culte divin qui consiste à reconnaître et à révéler Dieu comme le souverain dominateur de toutes choses. . . Supprimez les sacrifices, aucune religion ne peut exister et l'idée même n'en peut être conçue."

Le Cardinal Satolli et l'Américanisme

Le Cardinal Satolli a écrit, à la date du 4 août, à l'abbé Meignen, une lettre pour le remercier de l'hommage d'un exemplaire de la traduction anglaise de son livre : LE P. HECKER EST-IL UN SAINT ? *Etudes sur l'Américanisme*. Son Eminence qualifie ce livre "très excellent et très utile." Elle ajoute : "Espérons que le bon Dieu vous viendra en aide pour arrêter cette peste si funeste, dont la contagion s'étend aux deux mondes. Que votre Paternité se tienne bien assurée d'avoir fait œuvre utile et recommandable entre toutes."

La racine du mal.

Sous ce titre, l'excellent journal catholique de Barcelone, *Diario catalán*, a publié, le 29 mai, en tête de ses colonnes, l'article suivant, qui expliquait d'avance ce qui se passe sous nos yeux :

"Il ne suffit pas de combattre les effets morbides, et de combattre les symptômes ; il est nécessaire que le scalpel pénètre

assez avant pour découvrir la cause génératrice du mal et l'extirper radicalement ; d'après cet axiome : *Sublata causa tollitur effectus*.

“ La cause de la crise générale que traverse l'Espagne et des insurrections de Cuba et des Philippines, dans lesquelles ont été sacrifiées “ plus de cent mille vies ” espagnoles et englouties tant de millions, est la Maçonnerie, et uniquement la Maçonnerie.

“ On a publié, avec des citations irrécusables à l'appui, une information d'après laquelle, dans le Congrès maçonnique international tenu à Paris en 1878, il fut décidé que, avant la fin du siècle actuel, le XIXe siècle, l'Espagne perdrait ses colonies.

“ Et cette résolution est en train de se réaliser, grâce à la politique du libéralisme, fils premier-né de la Maçonnerie.

“ Dans les “ tenues ” de Charleston et de Londres, l'Espagne fut condamnée à perdre Cuba, en haine du catholicisme.

“ Dans la nuit du 21 avril, sous prétexte de célébrer l'anniversaire de “ la fondation de Rome, ” les francs-maçons se réunirent en banquet fraternel dans les salons du G. . O. . qui siège au palais Borghèse. A cette “ tenue blanche, ” (selon le terme employé par le rituel maçonnique), prirent part une centaine de personnes, frères, “ sœurs (mopses) et quatre officiers de l'armée ; et, dans leurs toasts, ils firent des vœux pour la liberté de Cuba. ”

“ Alphonse Humbert, libre-penseur, député de Paris, a écrit : “ Dans le conflit hispano-yankee se reproduit aujourd'hui, avec “ tous ses détails, le conflit auto-prussien de 1866 : En Autriche, “ on voyait incarné l'obscurantisme catholique ; en Prusse, l'esprit libérateur et vivifiant du protestantisme. ”

“ La Maçonnerie a décrété la perte de nos Antilles ; les maçons ont allumé le feu des révoltes de Cuba et des Philippines ; les maçons les soutiennent.

“ Voilà pourquoi, hélas ! on a laissé toute liberté aux maçons pour organiser, dans leur Kapitunans (1), les massacres des religieux, qui maintenaient dans l'archipel des Philippines l'unité catholique et l'unité nationale, et pour réaliser les décisions des Grands-Orients de Charleston, de Londres et de Paris.

“ La racine du mal est dans la Maçonnerie, et jamais nous ne nous verrons délivrés de tant de plaies et de tant de disgrâces

(1) Les Kapitunans sont des comités révolutionnaires plus ou moins secrets, établis par les francs-maçons pour y fomenter l'insurrection parmi les Tagals, indigènes des Philippines.

tant qu'il y aura des maçons politiques au dedans pour secondar les plans des maçons du dehors."

El Correo-Espanol disait dans le même temps :

"Nous voyons l'action de la Franc-Maçonnerie dans nos guerres civiles coloniales, dans notre guerre avec les États-Unis, dans les révolutions et émeutes sociales. Tant que cette hydre aux cent têtes ne sera pas complètement détruite, il n'y aura ni paix ni repos dans notre catholique nation. Et tant que les pouvoirs publics sont dans les mains des maçons ou maçonnisans, l'agriculture et l'industrie ne sauraient prospérer ; au contraire, chaque jour elles déclineront davantage sous le poids des exactions et impôts.

"Il est donc nécessaire de prier Dieu d'avoir pitié de nous, de nous pardonner nos fautes et de nous envoyer des hommes catholiques, qui prendront en main les rênes du gouvernement et le rendront chrétien dans sa forme et dans ses actes, et nous sauveront de l'abîme vers lequel la Franc-Maçonnerie et le libéralisme nous ont entraînés."

Le P. Hecker

Isaac Hecker, né à New-York, le 18 décembre 1819, est le fils de ses œuvres. A 10 ans, il avait quitté l'école, et jamais il ne fréquenta le collège. "Né sans fortune, dit son panégyriste, il exerce plus d'un métier. A dix ans il est typographe ; ensuite il fonde avec ses frères plus âgés une industrie prospère de boulangerie ; à quinze ans, il crée une agitation politique. En même temps, comme les grands Américains, il commence de s'élever aux travaux de l'intelligence, en se formant par la réflexion personnelle et la fréquentation des penseurs, bien plus que par les lectures." (*Vie*, p. III). Dans sa vingt-cinquième année, il devient catholique.

Un an plus tard, en 1845, il entre au noviciat des Rédemptoristes, à Saint-Trond, en Belgique. C'est dans cette congrégation qu'il reçoit toute sa formation philosophique et théologique, formation laborieuse en raison de sa connaissance imparfaite du latin. Écoutons ses souvenirs : "Le jour où j'ai senti avoir remporté la plus grande victoire sur moi-même fut celui où après des semaines de travail, je parvins à réciter le *Pater*

en latin. Finalement, la mémoire me fit tellement défaut pour mes études, que de guerre lasse, je portai tous mes livres à la bibliothèque, et je dis au préfet des études que je ne pourrais plus rien acquérir par les livres. Je demurai dans cet état d'incapacité deux ans en Hollande et un an en Angleterre. Je ne suivis aucune classe pendant ce temps. Je faisais scandale naturellement dans la maison. Quand j'avais un moment de bon, je travaillais, bien que la plupart du temps je n'eusse pas même un livre dans ma chambre." (*Vie*, p. 196 et suiv.) Il n'est pas dit que le P. Hecker ait comblé plus tard les lacunes de sa formation théologique.

On aura beau dire, on ne fera jamais accepter que ce soit là une préparation suffisante pour traiter avec compétence les questions les plus délicates de la grâce, du gouvernement de l'Église, et des études ecclésiastiques.

Le P. Hecker cependant ne resta pas chez les Rédemptoristes. Il est défendu, chez les Rédemptoristes, sous peine d'exclusion encourue *ipso facto*, d'aller trouver le Général, à Rome, sans sa permission. Le P. Hecker, revenu d'Amérique en 1849, contrevenait à cette défense. Son supérieur le recevant à Rome, lui déclara qu'il était expulsé de la Congrégation. Hecker pleura, se pourvut en appel, puis, avec quelques compagnons américains, dégagés eux aussi de leurs vœux, il fonda une congrégation sans vœux, les Paulistes.

Malgré les incidents si étranges de cette vie, le P. Hecker est une figure sympathique. Il apparaît comme un homme zélé, ardent, énergique, dévoué. Il avait surtout en vue la conversion des protestants, et il doit en avoir converti un certain nombre.

On excuserait facilement ses ignorances théologiques si elles étaient restées individuelles. Mais le malheur est que l'on a voulu faire de cet homme un prophète des temps nouveaux, et propager précisément ses théories les plus hasardées.

Bibliographie

L'art de dire, Traité de lecture et de récitation, par A. Rivard, avocat, professeur agrégé à la Faculté des arts de Laval. Volume in-12 de 277 pages. Prix : broché, 50 cents ; relié, 75 cents. Éditeur, H. Chassé, 4, rue Sault-au-Matelot, Québec.

Manuel de prières et de cantiques à l'usage de la jeunesse, par un prêtre de la Congrégation des prêtres de S. Vincent de Paul. Prix franco: 27 cents l'exemplaire. En vente chez tous les libraires.

Culture et industrie du tabac, pas Ls.-V. Labelle. Volume in-18 de 112 pages, en vente chez tous les libraires.

Annuaire du Séminaire de Chicoutimi pour l'année 1897-98. Entre autres renseignements intéressants, il contient les notices biographiques du cardinal Taschereau, des abbés J. Sirois, D. Roussel, et des anciens élèves décédés dans le cours de l'année académique.

A TRAVERS ROME

(Suite)

MICHEL-ANGE

C'est une des plus pures gloires de Rome. Quoique Florentin de naissance, c'est à Rome qu'il a vécu, travaillé, souffert. C'est Rome qui l'a mis en possession de ses ressources artistiques et qui a développé les virtualités de son génie. C'est à Rome que, isolé, desservi auprès du Pape, persécuté par de haineux rivaux, il a conçu et exécuté ces colossales merveilles : le *Moïse*, le *Jugement dernier*, le Dôme de Saint-Pierre.

L'œuvre de Michel-Ange, marquée du relief de sa robuste et fière personnalité, est le produit le plus heureux de la renaissance gréco-romaine. Il a retrouvé le secret de l'art de Phidias qui se résume en cette formule donnée par Winckelmann : noble simplicité et grandeur tranquille. Il a redonné au style du siècle de Périclès fraîcheur, mouvement, vie et force imposante.

Depuis plus de trois cents ans, le pieux pèlerin, aux approches de la Ville Eternelle, cherche des yeux la coupole splendide qui abrite de sa majesté calme les ossements de Pierre, et, lorsqu'il la tient au bout de son regard, il bénit Dieu avec une vive émotion d'avoir donné au génial architecte cette grandiose conception et d'avoir, par lui, purifié et ennobli l'art païen en lui faisant chanter la gloire de Dieu et de son Eglise.

Voyons ce que fut l'homme, dans quel milieu il vécut, quelle a été son éducation artistique, à quelle jalousie et à quelle basse rancune il fut en butte. Toutes ces influences réunies agissent sur l'âme de Michel-Ange et nous expliqueront ce caractère

de hauteur impérienne et de fierté rude que nous remarquerons dans certaines de ses relations.

Car ce grand artiste fut malheureux. Il faut peut-être nous en féliciter, si le talent s'exalte dans la douleur et dans la lutte et si l'amour-propre aiguillonné par l'envie ne fait que décupler les ressources de l'imagination inventive. Aux prises avec des soucis d'argent toujours nouveaux ; quêté par ses frères, pauvres diables besogneux qui voyaient dans ce talent grandissant une mine d'or à exploiter ; obligé de se plier, dans une domesticité parfois humiliante, aux impérieuses volontés d'un pontife dont la colère était redoutable ; sentant toujours errer sur lui et ses travaux l'œil invisible et perspicace de ses détracteurs, Michel-Ange ne goûta de joies que dans la méditation de son idéal, dans la poursuite de la beauté. Il était convaincu que la fonction sociale de l'artiste est de rappeler à l'homme son origine divine et de faire naître en lui l'admiration pour les saints et les héros qui, par leurs vertus ou par leur commerce plus intime avec Dieu, se sont élevés au-dessus de l'humanité. Ce fut un idéaliste comme Raphaël et, comme lui, il donna à l'art païen de la Renaissance un caractère grave et religieux. Mais le Sanzio excella surtout dans le délicat, dans les scènes de la vie familière, tandis que Michel-Ange s'appliqua plutôt à produire l'impression du sublime de terreur et " donna " de préférence dans le genre que les Italiens du *cinquecento* désignaient du nom de *terribilità*.

La diversité de caractère de ces deux artistes se retrouve et se confirme dans la comparaison des traits de leur visage. Le buste en marbre de Michel-Ange Buonarrotti et celui de Raphaël Sanzio goûtent leur sommeil élyséen à l'ombre douce des beaux arbres du Pincio. La tête de Michel-Ange est massive, puissante, enclavée entre des épaules vigoureuses ; la face large, allongée par une barbe nourrie revêt une expression triste et tourmentée. Tandis que le profil de Raphaël, d'un ovale régulier, respire la grâce élégante de l'adolescence, le masque du Buonarrotti est lourd, fatigué et semble avoir été pétri par la main d'un sculpteur géant. Le front cependant est vaste et beau, encadré de cheveux bouclés ; mais les pommettes éminentes et le nez écrasé par le coup de poing de Torrigiano, le méchant camarade, achèvent de donner à cette physionomie un aspect de laideur farouche qui n'exclut pas une fierté digne et sévère.

Car Michel-Ange était fier et il en avait le droit. A la noblesse du cœur et du génie il joignait la noblesse du sang. Les Buonarrotti se flattaient non sans raison de descendre de la comtesse Mathilde, souveraine de Mantoue, Lucques, Parme, Reggio et du pays dont elle fit le patrimoine de Saint-Pierre. Un de leurs aïeux, au XIIe siècle, avait adopté pour armes un chien d'or tenant en gueule un os sur champ d'azur et cinq lys rouges issant d'un cancel, le tout surmonté d'un cimier à deux cornes de taureau, l'une d'or, l'autre d'azur. Mais ces nobliaux déchus en étaient réduits à un modique avoir : Lodovico di Lionardo Buonarrotti Simoni, père de Michel-Ange, ne crut pas s'humilier en sollicitant de Laurent de Médicis un emploi de préposé aux douanes ; un de ses fils travaillait la laine : un autre était condottiere, chevalier d'aventures. Seule, une vie intégrale pouvait soutenir l'honneur ancestral. Le grand artiste montrera, nous le verrons, en maintes occasions la générosité, la dignité et l'indépendance de caractère qui conviennent à un gentilhomme de race.

Il reçut au baptême le nom de *Michelagnolo* ; son père, par une inspiration d'en haut, voulut, en le nommant ainsi, dit Vazari, signifier que cet enfant " était chose céleste et divine et supérieure au commun des mortels. " Ce nom désignait au moins implicitement, par une heureuse synthèse, les deux qualités artistiques que le génie de Michel-Ange devait tour à tour réaliser dans ses œuvres la force et la grâce, le sublime et le doux.

L'enfant fut placé en nourrice à la campagne, chez la femme d'un tailleur de pierres. Il déclarait plus tard à un de ses amis que " s'il avait quelque chose de bon dans l'esprit, cela lui était " venu, dès la naissance, de l'air subtil du pays d'Arezzo et que " c'est au fait de sa nourrice qu'il devait son talent de sculpteur. "

Comme Michel-Ange manifestait des aptitudes au dessin, son père consentit, non sans peine, à le confier comme élève-apprenti à maître Domenico Ghirlandaio qui décorait alors l'église Santa-Maria-Novella. Le talent naissant ne tarda pas à se développer. Un jour que le maître était absent, le jeune apprenti se mit à reproduire au naturel l'échafaudage où il travaillait avec Ghirlandaio, ainsi que les tables, les outils et quelques-uns de ses compagnons. Domenico, de retour, resta stupéfait, " Voilà un garçon qui en sait plus que moi, " dit-il. On rapporte aussi que, vers la même époque, Michel-Ange

eut occasion de voir et d'étudier une gravure sur cuivre, d'un maître allemand, représentant la tentation de saint Antoine. L'enfant, avec sa vive intelligence, remarqua les attitudes, les lignes, les contours et fit de la gravure une copie parfaite, d'abord à la plume, puis en couleurs. Pour donner un aspect effrayant et fantastique aux petits diables qui persécutent le Saint, il allait aux étalages des marchands de marée, observer les poissons aux bizarres écailles et aux reflets d'acier.

Mais ses goûts le portaient plutôt vers la sculpture. Laurent le Magnifique avait alors ouvert dans son jardin, place Saint-Marc, un atelier de sculpture dont il avait confié la direction au sculpteur Bertoldo. Ce prince qui aimait les beaux-arts et qui en transmet la passion à son fils, le futur pape Léon X, projetait d'instituer à Florence, une école de peintres et de sculpteurs qui étudiant les chefs-d'œuvre antiques travailleraient à en reproduire la forme achevée.

Michel-Ange fut mis au service de Bertoldo ; il avait alors quinze ans. Sa première œuvre fut une statue de vieux Faune qui riait avec toutes ses dents. Le Médicis vint voir l'œuvre, l'admira. "Tu devrais pourtant savoir, dit-il à l'enfant, que " les vieux n'ont pas toutes leurs dents ; il leur en manque " toujours quelqu'une !" Le jeune artiste accepta humblement l'observation ; une fois le seigneur parti, il prit un ciseau, attaqua la gencive et fit sauter une dent au bonhomme. Laurent, revenu à l'atelier, ne put s'empêcher de sourire de la simplicité et de la docilité du petit sculpteur.

Celui-ci fit encore, chez Bertoldo, une *Bataille d'Hercule avec les Centaures*, manifestant ainsi la prédilection de son génie pour les sujets où de puissantes musculatures déploient leur maximum d'énergie. Puis nous le voyons pour la première fois s'inspirer de l'esprit religieux et sculpter en bois un Christ pour le prieur de l'hôpital San-Spirito qui mit une chambre à la disposition du jeune artiste afin de lui permettre de faire des études d'anatomie.

Pendant le peuple de Florence, agité, surexcité par les prédications de ce moine ardent et fougueux que fut Savonarole, vint à renverser le gouvernement des Médicis et à y substituer un pouvoir démocratique. Michel-Ange ne se trouvait pas à l'aise dans cette effervescence populaire pour s'adonner à un art qui exige la possession de soi-même, le calme de la

méditation et la sécurité du lendemain. Il alla chercher fortune à Bologne. Par malchance, Bologne était alors sous le régime de la terreur, les Bentivogli ayant enlevé cette ville au pape et s'y livraient à toutes sortes d'exactions tyranniques. Faute de porter sur l'ongle du pouce de la main gauche le cachet de cire rouge qui tenait lieu de laissez-passer, Michel-Ange fut arrêté comme suspect puis relâché, grâce à l'intervention d'un gentilhomme bolonais, Jean-François Aldobrandi qui, s'intéressant au jeune sculpteur, le prit à sa charge. Michel-Ange sculpta pendant ce séjour pour le tombeau de saint Dominique un ange porte-candélabre et un saint Pétronius qui lui furent payés trente ducats.

De retour à Florence, à la restauration des Médicis, il fit un Cupidon endormi. Pierre François de Médicis qui aspirait au renom de Mécène, vit l'œuvre et dit à l'auteur : " Si tu arranges ce Cupidon de façon à ce qu'il passe pour antique, je l'enverrai à Rome et tu en tireras un fort bon prix. " Michel-Ange accepta d'être complice de cette supercherie. Le Cupidon fut préparé — à l'aide de je ne sais quels expédients — à jouer son rôle d'antique récemment extrait des fouilles — et confié à un entremetteur. Le cardinal Riario l'acheta, sur la bonne foi du vendeur, deux cents ducats. Quelques mois après, on lui fit reconnaître qu'il avait été dupe d'un contrat frauduleux ; furieux, il se fit rendre les deux cents ducats et envoya en prison le commissaire trop peu scrupuleux. Mais, comme il ne voulait pas être pris pour un sot, il manda à Rome l'auteur d'une œuvre si bien imitée de l'antique qu'un connaisseur avait pu s'y méprendre. — C'est à la découverte de cette mystification que Michel-Ange dut de mettre le pied pour la première fois dans la ville où il devait laisser de si glorieux souvenirs. C'était en 1496. Il avait vingt-deux ans.

Jacques Galli, noble romain, fournit au jeune statuaire logement et protection. Que de rêves brillants, quelles visions sereines ne devaient pas alors hanter l'imagination de cet adolescent de génie ! Quelles furent ses émotions lorsqu'il sentit, à travers la poésie des ruines, la pure beauté de l'architecture grecque ! Nous ne connaissons pas les effusions de cette jeune âme qui a dû jaillir en élans d'enthousiasme et d'admiration devant les chefs-d'œuvre où resplendit, dans son idéale perfection, l'eurythmie et l'harmonie de l'art antique !

Il n'est pas douteux que Michel-Ange fut enchanté de prendre domicile dans la cité prédestinée que les arts et la civilisation revendiquent comme leur source indéfectible. Mais alors que fêtes, amours, illusions dorées et ardeurs généreuses agitent et enflèvent les jeunes gens de son âge, Michel-Ange vivait dans le recueillement du penseur, ne connaissant d'autres joies que celle de contempler la forme de ses rêves, Il n'avait pas d'amis. Aucune affection tendre n'a exalté les forces vives de son cœur. Il ne lisait que des auteurs graves, liant commerce d'idées avec les esprits de sa trempe, les visionnaires et les impétueux, prophètes de l'Ancien Testament, Dante, Savonarole. Toutes les aspirations de cette âme vigoureuse et altière tiendraient en ces trois mots : Dieu, patrie, liberté !

Ce n'est pas qu'il fût incapable de s'assimiler des états d'âme différents du sien ; au contraire il a saisi et fixé sur le marbre une étonnante variété de moments psychologiques riches d'énergie vitale. C'est ainsi qu'il sculpta pour son bienfaiteur et hôte un Bacchus jeune et rieur, se gaudissant de tous ses membres, la tête enguirlandée de vigne et regardant avec des yeux en fête une coupe qu'il tenait à la main droite. Le bras gauche supportait une peau de tigre, symbole peut-être de la cruauté qui suit de près l'ivresse tandis qu'à la main était suspendue une grappe de raisin. Un petit satyre, vif et adroit, était figuré à gauche également, essayant de soutirer furtivement le fruit qui rend l'âme joyeuse et légère.

C'était du naturalisme païen. Michel-Ange cherchait sa vocation. La découverte de l'Apollon qui règne maintenant au Belvedere dans sa superbe virilité jeta le jeune artiste dans des méditations fécondes d'où sortit sa seconde "manière." A étudier ce corps marmoréen de jeune dieu dont tous les membres et tous les muscles concourent harmonieusement à produire l'effet d'ensemble qui est : l'expression de la vie débordante, heureuse et consciente, il " comprit et s'appropriâ le principe fondamental de la plastique ancienne, à savoir que l'expression de la "tête n'est pas l'omne tulit punctum de la statuaire mais que "le même souffle doit animer toutes les parties du corps humain (1)."

Cette nouvelle manière de Michel-Ange est sensible dans le groupe de la *Piété* exhaussé au-dessus de l'utiel de la première

(1) M. Julian Klacsko. Essais et esquisses. *Cinquecento*.

chapelle à droite, dans la nef de Saint-Pierre. Cette œuvre avait été commandée à Michel-Ange par messire Jean Villiers de la Groslaie, abbé de Saint Denis et ambassadeur de France qui voulait en décorer la chapelle des rois de France, dite de Sainte Pétronille. Le groupe représente la Vierge de la compassion tenant sur ses genoux le corps inanimé de son divin Fils. L'idée et l'exécution sont d'une piété et d'une perfection admirables. Marie a les traits d'une jeunesse immaculée; elle est plus vierge que mère. C'est *l'ancilla Domini* songeant au grand mystère accompli, adorant la divinité humiliée, anéantie dans ce cadavre. Le corps de Jésus doux et chaste, la tête fléchissant en arrière, les plaies disparues, repose, comme aux jours lointains de l'enfance où il s'endormait sur le sein de la "Vierge. Les chairs n'ont pas leur redondance habituelle, — dit le critique d'art déjà cité; — elles ont une délicatesse veloutée; leur poli est d'un soin et d'une harmonie incomparables. "Toute marque d'agonie, toute raideur cadavérique est écartée." Ne fallait-il pas montrer la divinité latente dans le corps parfait et délicat qui fut formé du plus pur sang de la vierge?

La Mère est aussi notablement plus jeune que son fils. Une haute pensée se cache encore sous cet effet artistique: c'est que Marie tout en étant Mère de Dieu, ne cesse pas d'être une créature, se trouve par rapport à Dieu dans un état de dépendance filiale; or la divinité habite le corps sans vie de Jésus; la sainte Vierge peut donc être représentée sous des traits plus jeunes que ceux de son Fils qui, en tant que Verbe, est éternel. De plus, — et ici nous laissons Michel-Ange lui-même nous expliquer son intention, — "les femmes chastes conservent bien plus longtemps leur jeunesse que celles qui ne le sont pas. A combien plus forte raison cela n'est-il pas vrai d'une vierge en qui n'est jamais tombé le moindre désir impur propre à flétrir son corps? De plus il faut croire qu'une telle fleur et fraîcheur de jeunesse, outre qu'elle est préservée en elle par la nature, l'est encore par un secours divin afin de prouver au monde la virginité et la pureté perpétuelle de la Mère de Dieu. Cette conservation de la jeunesse n'était pas nécessaire dans le Fils mais bien plutôt le contraire doit avoir lieu parce que si je veux montrer que le Fils de Dieu prit vraiment un corps humain soumis à toutes les conséquences de la nature humaine, hormis au péché, il ne faut pas que l'élément divin absor-

“ be l'humain, mais il faut laisser à celui-ci son rôle et son ordre
 “ et, par conséquent laisser au Christ l'âge qu'il avait en réalité.”

Qu'un jeune homme de vingt-quatre ans réalisât par le ciseau, cette pureté de style et cette noblesse d'expression, qu'il fixât sur le marbre des sentiments si pieux et si délicats, c'était merveille, cela dénotait déjà une maîtrise impeccable. L'Admiration et la Fortune souriaient à Michel-Ange.

Un message de Pierre Soderini, le gonfalonier de Florence, vint arracher le jeune artiste aux premières et si douces émotions de la célébrité naissante. On le rappelait dans sa ville natale pour qu'il fit une statue grandiose d'un énorme bloc de pierre déjà entamé par un sculpteur inhabile et demeuré à l'état informe. Michel-Ange fit surgir de cette masse de neuf pieds de haut un “ David défiant Goliath ” qui fut dressé sur la place de la Seigneurie aux acclamations de la ville entière. La faveur du gonfalonier s'attacha à l'industriel sculpteur qui, malgré ses résistances, se vit confier, de partage avec Léonard de Vinci, la décoration à fresque de la salle du conseil de la Seigneurie. Michel-Ange prit comme thème la guerre entre les Pisans et les Florentins. Grâce à la féconde imagination dont il était doué, il eut bientôt élaboré sur cartons une série de scènes très mouvementées et très vivantes. On voyait, dans l'une, des soldats se baignant dans l'Arno; mais voilà qu'on sonne l'alarme au camp. Vite les baigneurs vont se vêtir; l'un se hâte pour aider son compagnon; d'autres fourbissent leur cuirasse, endossent leur armure, courent au combat. A l'écart un vieux, le front ombragé d'une guirlande de lierre, assis sur le gazon, faisait des efforts grotesques pour passer dans ses chausses ses jambes encore mouillées. Le jeu des muscles du visage et du torse était très étudié. Dans le désarroi du branle-bas il y avait une grande variété d'attitudes et beaucoup d'animation.

(A suivre)

Memento hebdomadaire

QUÉBEC.—Les Quarante-Heures auront lieu à St-Sauveur, le 10; à St-Côme, le 12; à St-Marcel, le 13; à St-Philippe, le 14; à St-Ambroise, le 15; à St-Féréol, le 17.

Directeur: M. l'abbé D. GOSSELIN, Cap-Santé, Portneuf.